



Michèle Gazier

Silencieuse

roman

Seuil

SILENCIEUSE

MICHÈLE GAZIER

SILENCIEUSE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136115-5

Pour la citation en exergue :
© Salman Rushdie, 2015,
used by permission of The Wylie Agency (UK) Limited.

© Éditions du Seuil, mars 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Pierre, toujours

*Pour Laure et Alicia,
qui sont un peu dans ces pages
et beaucoup dans mon cœur*

(...) chacun de nous est prisonnier de son propre solipsisme narratif, chaque famille est prisonnière de son histoire familiale, chaque communauté est enfermée dans le récit qu'elle se fait d'elle-même, chaque peuple est la victime des versions personnelles de l'histoire (...).

Salman Rushdie,
Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits
(trad. fr. Gérard Meudal), Paris, Actes Sud, 2016

Première partie

1

Il est arrivé au milieu de l'hiver 2000, quelques semaines à peine après la tempête. Les gens du village se souviennent de ces choses-là. De la tempête, qui a déraciné les trois platanes de la place, mais épargné un acacia maigrichon qu'un des maires avait planté dans les années 1980, à la mémoire d'une paysanne retrouvée morte sur le trottoir. Une femme qui avait mérité, disait-on au village, même si plus personne ne se rappelait ses mérites. Et l'acacia avait résisté, juste perdu quelques feuilles.

Ils avaient été nombreux à imaginer ce que l'ancien curé aurait fait de cette résistance végétale, lui qui filait la métaphore comme un bombyx la soie. Et malgré la tempête qui avait tout de même fait quelques sérieux dégâts, ils avaient ri ensemble à l'idée du sermon auquel ils avaient échappé un peu parce qu'ils avaient été des paroissiens défaillants et beaucoup grâce à la crise des vocations.

Le Blondin, ainsi l'appellerait-on longtemps, avant de savoir, avait donc débarqué à la période froide, celle qui éloigne les touristes de ces villégiatures campagnardes, rendant aux villageois leurs rues étroites et vides, et leurs

commerces modestes. Une chose était sûre, ce type-là n'était pas en vacances, et ce n'était pas un émigré ordinaire, un de ceux à la peau trop bronzée pour être vraiment du coin voire du continent. Il avait loué la maison des Simonin, une presque ruine, tout en hauteur, en escaliers, un peu à l'écart. Le seul charme du lieu, outre la vue sur la rivière, tenait au petit jardin cerné de pierres sèches dans lequel subsistaient quelques buissons que le printemps reflleurissait. Aubépines, épines roses et ronces se disputaient un carré de terre pauvre qu'un figuier sauvage, bois tordu en cette saison, agrémentait l'été de ses feuilles odorantes. Des feuilles sur lesquelles la chevrrière disposait ses fromages au marché du mercredi.

Personne ne l'avait vu arriver. Et l'on n'a jamais su comment il avait rencontré le François Simonin, vieux grigou, et sa bicoque, dont aucune pancarte n'indiquait qu'elle était à louer.

Un jour quelqu'un avait dit simplement à la boulangerie : « La baraque du François est habitée par un type qui n'est pas d'ici. » Et devant l'air méfiant de la boulangère, il avait ajouté : « Un Blondin, genre négligé. » Et les clients avaient ri, soulagés par sa couleur de cheveux. Il était évident qu'aucun d'ici n'aurait songé à habiter un tel lieu, et moins encore à louer la ruine du Simonin.

Tous avaient pensé que ce type-là était un gogo, un paumé, une sorte de beatnik, peut-être... dans le genre de ceux qui avaient débarqué dans les années 1970 pour élever des chèvres, vivre l'amour libre en lisant ce Wilhelm Reich dont ils se gargarisaient. Et qui, deux ans plus tard, étaient repartis dans les bureaux et les universités qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Lui, le Blondin, il n'était pas là pour le fromage, ni pour les chèvres, ni pour l'amour. Il était là. On n'en savait pas davantage. On avait seulement vu sa vieille 4L beige mangée de rouille garée le long du mur, à l'arrière de la maison. Ruine contre ruine. Sûr, il ne roulait pas sur l'or. Ce n'était pas avec lui qu'on allait faire tourner le commerce local.

Il avait mis plus longtemps encore à pousser la porte de la supérette. Était-il arrivé avec des provisions, de quoi tenir un moment, le temps de s'installer ? Et puis la pitance avait commencé à manquer, et il avait fallu renouveler le stock. Il avait « acheté large », avait dit Annie, la caissière, le soir au bistrot où se retrouvaient, sans jamais se mélanger, les vieux poivrots et les jeunes célibataires qui ne crachaient pas non plus sur le pastis.

– Large ? avaient demandé les autres.

– Pour plusieurs jours. Des pâtes, des bières, de la charcuterie, du pain en sachet...

– Pas de vin ? Pas de Ricard ?

– Non !

– C'est vraiment pas un type de chez nous, avaient-ils conclu.

Pour sûr, il n'était pas de chez eux. Pas bavard, non plus. Avec un drôle d'accent. Pas vraiment étranger, mais bizarre. Un peu chti mais en moins drôle, avait noté Annie. Elle s'était gardée de dire qu'elle lui trouvait de beaux yeux. Inutile de se faire mal voir. Mais elle le pensait, des yeux tristes, entre gris et bleus, et qui se dérobaient. Qui vous regardaient quand ils croyaient que vous ne les regardiez pas. Un regard pas franc en somme. Troublant.

Puis on avait fini par s'habituer à lui, discret, saluant les autres de la tête, sans paroles ou presque. Un taiseux,

comme les gens d'ici. Sauf que, les gens d'ici, on savait tout d'eux. Ils étaient fils ou filles d'un tel, neveux et nièces de tel autre. On connaissait leurs terres, leurs caveaux de famille, les fredaines de leurs aïeux, les leurs, les vieilles haines qui les unissaient plus sûrement que des pactes d'amour. Tout ce qui les avait construits depuis des siècles ici à Saint-Julien-des-Sources, où ne demeuraient plus que quelque six cents âmes.

De lui, on ne savait rien. On ne lui connaissait pas d'activité rémunérée. Pourtant, il payait son loyer, avait arrangé la maison, rejointé les pierres qui s'étaient détachées de la façade et des murs d'enceinte. Il avait fait le jardin, un bon point. Le jour où on avait vu poindre les premières salades, les premières tomates, on avait cessé de s'interroger sur sa présence, sur son activité. Il resterait un étranger. Quelque chose comme la fondille du café, ce dépôt de poudre brune qu'on trouve au fond des tasses ; personne ne l'avale mais il est indissociable de la boisson. Il appartenait de cette manière-là au village, comme une sorte de corps qui, tout en demeurant étranger, lui était intimement lié.

Un peu comme le peintre, Hans Glawe, qui avait installé son atelier dans la grange d'une vaste ferme acquise quatre ou cinq ans avant l'arrivée du Blondin. Étrangers ils étaient, étrangers ils resteraient. Mais, à défaut d'être accueillis dans le village, ils étaient tolérés. Au moins, ils n'étaient pas gitans, ni arabes. C'était déjà ça.

On savait, par la télé, que le peintre était célèbre. Ils pensaient : donc riche. Mais lui, ce type maigre et triste, d'où sortait-il son argent ?

L'équipe de télévision qui était venue filmer Hans Glawe chez lui, dans la vaste ferme, à l'écart du village, où il avait installé, outre son atelier, sa demeure, n'avait pas échappé à la curiosité générale. On en avait parlé des jours durant. Ce boche froid et distant était donc une vedette. On ignorait jusque-là son activité. Et le mot désuet de vedette recouvrait tous les possibles, ignorant l'essentiel. Il était connu, mais pourquoi ? Que faisait-il ?

On avait débattu de la chose au Shopi, au bistrot, dans les travées du supermarché distant de quelques kilomètres où tous allaient discrètement acheter à des prix plus raisonnables qu'à la supérette l'essentiel de leur quotidien. Ce type n'avait jamais adressé le moindre mot à quiconque. Il ne se rendait jamais au centre du village. Son factotum, ainsi s'autoproclamait la personne qui s'occupait de la ferme, des courses et de conduire la Volvo, un modèle récent, noir – genre corbillard, disait-on en le voyant passer –, n'était pas du village ni même des environs. Il n'avait pas l'accent. Lui, il saluait tout le monde mais ne s'était lié à personne. Il restait poli mais lointain. Il évoquait son maître en disant simplement « Monsieur ». Monsieur souhaiterait, Monsieur aimerait... On s'était demandé si parmi ses nombreuses attributions il n'y avait pas celle de réchauffer le lit de Monsieur. Lequel était sans femme et sans enfant. Plus très jeune, il est vrai. Puis ce potin-là, comme bien d'autres, avait cessé de circuler. On s'était habitué.

Et ce jour-là, plus d'un an après son installation, un camion de France 3 avait traversé le village et s'était arrêté chez le boche, où il était resté une journée complète. Une partie de l'équipe était passée au bistrot. Ils avaient

interrogé la patronne, plus bavarde que le patron mais qui avait bien été obligée de dire qu'elle ne savait rien de cet homme. Elle s'était arrêtée à temps pour ne pas dire « du boche ». Et c'est à cette occasion qu'on avait appris qu'il était peintre, un peintre allemand très connu.

Un des piliers du bistrot avait commenté la chose, disant à voix haute ce que tous pensaient :

– Il est trop jeune pour avoir été nazi mais quand même. Avec les Allemands, dans le coin, on sait jamais. Si ça se trouve, c'est son père ou son grand-père qui a connu cette ferme en 43-44. L'un l'a occupée et l'autre achetée...

Tous les villageois avaient regardé l'émission. Le boche parlait avec un fort accent un français fluide et harmonieux. Il racontait son choix de la France, de cette partie de France propice à sa création. On voyait de grandes toiles aux couleurs sombres, brunes, noires, traversées d'éclairs de couleur, hérissées d'objets, branches, lames de faux qui semblaient jaillir de ces horizons obscurs comme une menace.

Dans le bar où ils s'étaient rassemblés, nombreux comme pour les matchs de foot à enjeu international, les gens étaient d'abord restés silencieux devant ce défilement abstrait et violent. Puis l'un d'eux s'était risqué :

– Mais c'est moche, c'est à chier ! Ça, de la peinture ? Il se fout du monde. Ces trucs-là, moi aussi, je peux les faire.

Et presque tous avaient acquiescé, renchéri.

– Putain, ce mec, quelle arnaque !

C'est ce jour-là, sans doute, que l'idée de faire une virée chez le boche avait germé. Ils allaient voir ça de plus près, rigoler un peu.

Mais sur le moment ils n'en avaient rien fait. Ils s'étaient contentés de pester, de jurer, de cracher sur ces mecs qui se faisaient des couilles en or avec n'importe quoi. Des artistes, ça ?

Et le temps avait passé. Le printemps puis l'été et la ruée des touristes. On n'avait pas eu un instant à soi. Et le boche était parti dans sa Volvo conduite par son factotum.

Non, il ne quittait pas les lieux, mais il s'éloignait quelques semaines. Trop de monde au village, trop de chaleur, trop de bruit. « Monsieur aime la solitude et le silence », avait dit l'homme à tout faire. Et puis il avait une grande expo, on n'avait pas très bien compris où. Certains disaient à New York, d'autres à Berlin. Une grande expo ! Et tous avaient ricané, repris leurs blagues idiotes, et leur vocabulaire grossier. Mais on sentait bien que dans le fond, même s'ils se moquaient de ce type et de sa peinture dégueulasse, même s'ils avaient d'autres chats à fouetter, ils étaient vaguement flattés que ce peintre, de merde certes mais connu, ait choisi leur village. La jalousie, la haine viendraient plus tard.

Personne n'avait remarqué qu'Annie, la caissière de la supérette, vingt-huit ans, toujours célibataire après une histoire d'amour malheureuse avec un garçon de la ville, allait retrouver le Blondin certains soirs quand les portes des villageois étaient closes et que derrière les voilages des fenêtres tremblait la lumière bleue des téléviseurs.

C'était une aventure ordinaire dont elle avait pris l'initiative. Dès la première rencontre à la caisse, elle avait été séduite par la discrétion et le regard triste de l'étranger. Elle avait bien vu qu'il la regardait avec intérêt dès qu'elle détournait les yeux. Elle n'était plus la timide violette d'antan, celle qui attendait si ce n'est le prince charmant, du moins que l'autre se déclare. Elle avait aimé, souffert, et s'était promis de ne plus se laisser piéger, de prendre plutôt que de donner. Et ce type-là, il fallait juste le cueillir comme un fruit trop mûr sur sa branche morte. Au mieux, il l'aiderait à surmonter sa solitude. Tristesse contre tristesse, cela ferait peut-être de la joie, du plaisir. À la manière de cette règle de grammaire qu'on inculquait en classe, selon laquelle deux négations égalent une affirmation.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 136112 (XXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE